

« Pour un regard plus aiguisé... »

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, de tous les ateliers proposés aux jeunes du FCAPA junior, celui qui consiste à écrire sur les films n'est pas le plus simple. Sans doute parce c'est celui qui rappelle le plus l'exercice scolaire. C'est aussi pour cela qu'il est le moins prisé. Aussi avons-nous tenu à ce qu'il demeure souple, ouvert, notamment dans sa forme, mais aussi dans son contenu sans nous départir, naturellement, de l'exigence (mais comme un horizon) de la rigueur et de la pertinence. Nous souhaitons que vous le compreniez ainsi. Et que ce soit pour les auteurs de ces textes (c'est notre responsabilité) le début du développement d'un regard cinématographique plus aiguisé. En tout cas, l'animer, pour ce qui me concerne, est un immense plaisir. »

TAHAR CHIKHAOUI



What we don't know about Mariam de Morad Mostafa

VEN 11 NOV À 16H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

VEN 11 NOV À 18H30 À ST MICHEL

SAM 12 NOV À 11H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

Le dernier jour de ramadan, Mariam est dans un hôpital public avec son mari, Khaled, et sa fille, Hala. Elle souffre de douleurs à l'abdomen et a des saignements inexplicables. Après une longue attente pour trouver absolument une doctoresse, l'examen médical révèle qu'un morceau de

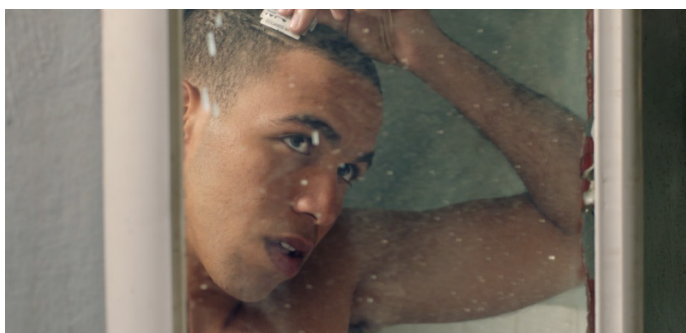
préservatif est bloqué à l'intérieur de Mariam. Son mari entre dans une colère noire. Il la frappe et l'insulte, déduisant qu'elle le trompe. Un autre personnage, le père de Mariam, entre dans l'histoire. Face aux silences de sa fille, il décide d'obtenir les explications de son gendre et de le calmer. Plus tard, un second diagnostic est effectué par un autre docteur : Mariam a eu une fausse-couche. Erreur médicale ? Elle n'aurait donc pas trompé son mari ? Cependant, le mal est fait.

Le minaret sonne la fin du Ramadan et Hala réclame de l'eau, une possibilité pour Mariam de s'échapper de cette atmosphère tendue, elle insiste pour l'accompagner. Elles sortent de l'hôpital et se rendent dans une épicerie. Elle lui achète de l'eau et des chips. Mariam s'éloigne pour passer un coup de fil, la caméra se détourne pendant quelques secondes, assez pour qu'elle disparaisse, laissant sa fille seule.

Le point de vue de Hala est très présent tout au long du court-métrage. Elle est l'observatrice de toute l'histoire, des événements qui se produisent entre ses parents, n'intervenant que rarement dans les discussions. L'alternance entre des plans larges et des plans rapprochés donnent au court-métrage une touche artistique qui démontre le talent de Morad Mostafa.



NOAN AUBERT



Jmar de Samy Sidali

VEN 11 NOV À 16H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

SAM 12 NOV À 11H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

Dans ce court métrage, nous découvrons Khaled qui travaille sur une plage où il promène les touristes sur des chevaux au Maroc.

À travers une suite de séquences, le réalisateur, Samy Sidali, nous plonge dans l'intimité du jeune garçon, en proie à la montée d'un désir charnel incontrôlable. Dans ce pays où la sexualité avant le mariage est taboue,

les bars et les rues sont dénués de présence féminine, empêchant toute rencontre pour le timide Khaled.

La problématique du film tourne autour de la frustration et du contrôle de ses pulsions face au monde qui l'entoure. Samy Sidali le montre de manière assez dérangement pour le spectateur, avec des séquences parfois très longues, et des plans rapprochés du visage de Khaled, révélant ses secrets les plus intimes, ses envies et ses émotions. Des plans qui nous plongent dans une forme de voyeurisme face à Khaled. Nous observons une certaine subtilité dans la description des désirs de chair, des fantasmes et de l'incontinence de Khaled.

Les couleurs vives, telles que le rouge, rappellent le titre du film, *Jmar*, qui signifie « bout de charbon rouge ». C'est une métaphore décrivant la chaleur de la braise qui crépite, mais qui peut-être une source de crainte, finissant par se consumer telle la passion. Cette métaphore prend vie avec Khaled, pour qui le désir monte crescendo, jusqu'à s'enflammer, puis finit par s'éteindre et s'apaiser...



CHAHRAZAD KASPAR



Le dernier refuge de Ousmane Zoromé Samassékou

VEN 11 NOV À 13H30 AU CINÉMA LE CÉSAR

DIM 13 NOV À 14H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

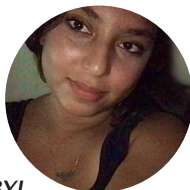
Ce documentaire montre le centre d'accueil de réfugiés à Gao, une ville du Mali, située aux portes du Sahara au Sahel. Ce centre aide les migrants qui reviennent d'Afrique du Nord.

Différentes personnes s'en occupent qui aident les migrants à chercher des formations, à retrouver leur famille, etc. Certains cherchent à rejoindre l'Algérie ou l'Europe, mais le chemin pour y accéder est périlleux, car souvent, les migrants doivent passer par le Sahara qui est contrôlé par Al Qaïda. D'autres ont le courage de passer par là, mais ils sont souvent agressés ou violés.

Nous avons affaire à des nationalités, des religions, et des caractères différents. Il y a même souvent des personnes en situation de handicap qui se retrouvent durant leur "pose", à la recherche du paradis.

On peut appeler cela le carrefour des destins.

Le réalisateur filme de telle sorte que les spectateurs se sentent immergés dans la vie des migrants comme s'ils faisaient partie du centre d'accueil.



MOUNA TABYI



Palimpseste de Mohamed Osman Kilani

VEN 11 NOV À 16H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

SAM 12 NOV À 11H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

Palimpseste, réalisé par Mohamed Osman Kilani, médecin de formation, est un film audacieux et déconcertant, surtout pour un public peu habitué à voir ce genre d'œuvre. C'est un film expérimental, amateur et d'inspiration autobiographique. N'étant pas cinéaste de formation, Mohamed Osman Kilani fait, par passion, ce court métrage nourri de ses connaissances sur l'hermaphrodisme.

Palimpseste est réalisé à partir d'un jeu d'optique fait avec, notamment, un téléphone qui montre des parties de tableaux, d'animaux et de photos. Il cache et remplace certaines parties du corps du réalisateur comme un collage entre réalité et fiction.



ELORA SALMON-GIUDICELLI
& CHAHRAZAD KASPAR



And there was light de Yosra Sanhaji

VEN 11 NOV À 16H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

SAM 12 NOV À 11H00 AU CINÉMA LE CÉSAR

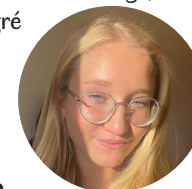
LUN 14 NOV À 18H30 À LA MAISON BONHOMME

And there was light est réalisé par Yosra Sanhaji. Il raconte l'histoire d'un cambriolage, plutôt original. De par son point de vue, la réalisatrice s'est concentrée sur l'homme qui attend à l'extérieur et non pas sur le cambriolage en lui-même. Un cambriolage est censé être rapide et discret, cependant celui-ci s'éternise jusqu'au petit matin. Ce court métrage est basé sur l'attente stressante et angoissante que le

cambriolage se termine. Durant cette attente, l'homme rencontre plein de péripéties ...

Ce court métrage comporte très peu de dialogues mais surtout des bruits extérieurs. Les plans sont fixes contrairement aux personnes et aux objets qui eux sont en mouvement. La caméra alterne entre plans serrés et plans larges.

La lumière est extrêmement importante dans ce court métrage, ce qui est paradoxal avec l'idée d'un cambriolage. Malgré les images très sombres, l'histoire se déroulant la nuit, il y a toujours une source de lumière qui accentue la peur de l'homme qui attend, pleinement exposé.



MANON BREMOND